

Représentations de la mémoire comme don et partage dans l'imaginaire de la distance chez Gabrielle Roy et Mona Latif Ghattas

Maria-Bernadette Porto



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/eccs/238>

DOI : 10.4000/eccs.238

ISSN : 2429-4667

Éditeur

Association française des études canadiennes (AFEC)

Édition imprimée

Date de publication : 10 juillet 2013

Pagination : 11-19

ISSN : 0153-1700

Référence électronique

Maria-Bernadette Porto, « Représentations de la mémoire comme don et partage dans l'imaginaire de la distance chez Gabrielle Roy et Mona Latif Ghattas », *Études canadiennes / Canadian Studies* [En ligne], 74 | 2013, mis en ligne le 01 juin 2015, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/eccs/238> ; DOI : 10.4000/eccs.238

REPRÉSENTATIONS DE LA MÉMOIRE COMME DON ET PARTAGE DANS L'IMAGINAIRE DE LA DISTANCE CHEZ GABRIELLE ROY ET MONA LATIF GHATTAS

Maria-Bernadette PORTO
UFF/CNPq

Espace privilégié où circulent des êtres de fiction et de mémoire, la littérature – et en particulier la littérature québécoise – ne cesse de s'interroger sur l'expérience mémorielle. Lieu de mémoires plurielles où s'inscrit une poétique qui privilégie les notions de frontières et de distance, la production littéraire québécoise favorise les réflexions portant sur les représentations imaginaires du lieu et leurs rapports avec l'élaboration de la mémoire. La lecture de deux textes centrés sur l'imaginaire de la mobilité : la nouvelle "Un vagabond frappe à notre porte" de Gabrielle ROY et le roman *Le double conte de l'exil* de Mona LATIF GHATTAS, se propose d'y reconnaître les relations entre mémoire et parole et les marques de la mémoire envisagée comme don et partage.

Providing an opportune set to fictional and experience-originated beings, literature, especially the Quebecer one, does not cease to raise questions regarding memory and experience. Having a plural status, it places memories within a poetics that privileges the realization of boundaries and distancing in its diverse meanings. The literary production of Quebec tends to foster reflections on imaginary representations of places, such as on the sense of belonging and on how this kind of experience connects to the production of memories. In this respect, the analysis of two texts centered around the imaginary of mobility in the short story "Un vagabond frappe à notre porte" by Gabrielle ROY and the novel *Le double conte de l'exil* by Mona LATIF GHATTAS, intends not only to perceive some of the connections which memories and discourse hold but also specific marks that memories, regarded both as a gift and as a constant practice of sharing, leave.

On annexe au lieu de sa naissance les territoires qu'on a envahis au cours de son histoire: on s'installe là dans le temps de sa vie, on y cultive des terres qui ne nous appartient pas, qu'on s'approprie comme une dimension de sa maison natale. (OUELLET 2002: 15)

De nos jours, collectionneur de mémoires accumulées le long de son existence et braconnier de lieux d'autrui dont il s'empare pour y imprimer les empreintes de sa subjectivité (HAREL 2006), l'être humain se définit souvent dans une situation d'entre-deux. En transit permanent – même quand apparemment il ne bouge pas –, il se place à cheval entre deux mondes, à la frontière entre l'espace originel et celui qui l'appelle vers l'inconnu, entre le familier et l'étranger, entre le proche et le lointain, dans une dynamique enrichissante (SIBONY 1991) qui le pousse à s'inventer sans cesse. Pour mieux se sentir exister (ex-ister), il doit sortir de l'exiguïté de ses premiers repères, se méfier de la prétendue stabilité d'un lieu pour y reconnaître les multiples possibilités du devenir. Comme le rappelle Pierre Ouellet (2002,14), l'image de la maison unique et singulière doit être remise en question: « Sa propre maison est mille et une. Fragmentée, dispersée dans autant de rues, autant de quartiers,

de villes ou de pays (...). » Il signale également: « La maison d'un homme est toujours trop juste, bien que l'homme soit si petit. L'humain dans l'homme, je veux dire, insignifiant. Une petitesse, une mesquinerie. Néanmoins, l'homme grandit, son coeur grossit (...). On doit s'agrandir. Prendre l'air, le large. » (*ibid* : 17)

Étroitement liée aux paysages affectifs apprivoisés au cours d'une vie, l'élaboration de la mémoire renvoie toujours à la géographie, envisagée comme une poétique de l'existence (ONFRAY 2009), rappelant ainsi les mots du géographe brésilien Milton Santos: « (...) le rôle du lieu est déterminant. Il ne s'agit pas seulement d'un cadre de vie, mais d'un espace vécu, c'est-à-dire d'expériences toujours renouvelées, ce qui permet à la fois la réévaluation des héritages et l'indagation sur le présent et l'avenir.¹ » (SANTOS 2000 : 114)

Analysés à partir de l'optique de la diversité comme le propose Santos, les lieux vécus se rattachent à la conscience diasporique de notre temps où l'hétérogène peut être envisagé en tant qu'ouverture à l'hospitalité. En faisant écho à l'épigraphe de Pierre Ouellet, une citation du roman *Passages* d'Émile Ollivier, écrivain de la diaspora haïtienne au Québec, confirme l'apport de la pluralité dans l'appropriation des lieux: « (...) seuls les simples d'esprit croient qu'on vient d'un lieu précis. On peut venir aussi d'endroits qu'on n'a fait que traverser en cours de route. » (OLLIVIER 1994: 237)

Dans ce livre, Ollivier fait appel à une métaphore intéressante pour définir les êtres humains. À côté des hommes qui s'enracinent dans « un destin minéral », il y a ceux « qui se prennent pour le pollen. Adeptes de vastes chevauchées, ils traversent, avec le vent, les grands espaces » (*ibid* : 86-87). La distinction homme-racine/homme-pollen évoque la dichotomie présente depuis toujours au sein de la littérature québécoise: l'opposition entre l'arpenteur et le navigateur (LARUE 1996), qui rappelle, à son tour, les représentations du narrateur traditionnel chez Walter Benjamin. Incarnations de deux formes d'être au monde, le paysan sédentaire et le marin négociant auraient, chacun à sa manière, beaucoup de choses à raconter et à partager. N'ayant pas quitté son village, le premier le connaît en profondeur, tandis que le deuxième ramasse beaucoup de souvenirs au fil de ses voyages (BENJAMIN, 1994). Il serait impossible de ne pas penser ici à la complémentarité des figures proposées par LaRue dans l'imaginaire québécois où l'appel à l'enracinement a toujours coexisté avec l'invitation au nomadisme. Selon LaRue, dépourvu d'arpenteurs, le monde serait vide de marques (LARUE 1996 : 26), mais l'absence de navigateurs impliquerait la réduction de la richesse existentielle et mémorielle,

¹ Notre traduction

parce que tout en rompant les amarres qui pourraient les attacher au passé, ceux-ci transportent avec eux leur mémoire, réinventée par le contact avec l'altérité.

Domaine exemplaire où circulent des êtres de mémoire : des narrateurs (« arpenteurs » ou « navigateurs »), des personnages, des auteurs, des lecteurs, des critiques, la littérature – et en particulier la littérature québécoise – s'appuie sur l'expérience mémorielle conçue comme héritage et devenir², comme continuité et rupture, comme passé et avenir³, comme devoir et don. Aux yeux de Pierre Ouellet, plutôt qu'un devoir, la mémoire est un don : « don que l'on reçoit, un don que l'on fait » (2012 : 7). Liée au partage et à la circulation de la parole, la mémoire-don apparaît de façon spéciale dans deux textes de la littérature québécoise, publiés à des époques distinctes et dans des contextes de production très différents : la nouvelle « Un vagabond frappe à notre porte », publiée⁴ dans le livre *Un jardin au bout du monde* de Gabrielle Roy et le roman *Le double conte de l'exil*, de Mona Latif Ghattas. Malgré la distance qui les sépare, ces deux textes illustrent le rôle de l'hospitalité au sein de la culture québécoise où l'échange de mémoires se fait présent chez des auteurs québécois de souche et chez les voix venues d'ailleurs qui, comme le montre Marco Micone dans le fameux poème-manifeste « Speak what » (2001), sont là pour partager les rêves, les hivers – et j'ajouterais les mémoires – avec les Québécois.

Construite autour d'une figure classique de l'imaginaire québécois – le survenant⁵ –, la nouvelle de Gabrielle Roy met en scène les relations étroites entre la mémoire et la force de la fabulation. Investi du talent du conteur traditionnel, l'inconnu qui arrive à l'improviste chez une famille vivant dans un endroit très éloigné de l'espace urbain, exerce auprès de celle-ci le pouvoir de

² Dans son livre *Passer à l'avenir*, l'historien Jocelyn Létourneau suggère que pour s'assurer un devenir, les Québécois doivent passer de la condition d'héritiers à celle de fondateurs, ce qui suppose la remise en question de la devise « Je me souviens ».

³ Selon Pierre Ouellet, « l'espace mémoriel reçoit les formes du passé et donne une forme à l'avenir » (2012, 206) et « La mémoire, en ce sens, est notre seul avenir, et la parole, notre unique salut » (2012, 216).

⁴ Vingt ans séparent la version première de la nouvelle « Un vagabond frappe à notre porte » de celle qui a été publiée en 1975, dans le livre intitulé *Un jardin au bout du monde*. Quant au roman *Le double conte de l'exil*, il a été publié en 1990.

⁵ Figure centrale d'un roman de Germaine Guèvremont (1945), devenu un classique de la littérature québécoise, le personnage nomade et séducteur du Survenant y est vu comme un grand dieu des routes. Après son succès en librairie, l'auteure transforme son roman en radio-roman, diffusé de 1952 à 1955. Plus tard, l'émission migre de la radio à la télé de Radio-Canada. En 2005, Eric Canuel lance un film ayant le même titre que ce roman, remake d'un autre qui a eu Guèvremont comme scénariste (1957).

séduction pour assurer son droit à l'hospitalité. En se faisant passer pour un cousin lointain, l'imposteur se voit adopté par cette famille qui avait depuis longtemps perdu le contact avec son passé et avec le Québec. De mensonge en mensonge, grâce à la complicité inconsciente de ses auditeurs, il comble les trous de mémoire en remplissant le vide de leur existence par la dissémination d'histoires familiales. Comme Shérazade, maîtresse de la parole et de la victoire de la vie sur la mort, l'étranger de passage sait gagner, chaque nuit, le droit à un jour supplémentaire et illumine les nuits de l'oubli grâce au feu des souvenirs partagés.

En tant que médiateur, l'imposteur favorise la capacité fabulatrice et l'échange d'expériences grâce au prestige du verbe. Comme Hermès, protecteur des voyageurs et des voleurs, cet être des routes et de la déambulation, s'empare sans cesse d'identités fictives. Nouveau Protée, lié aux métamorphoses et au devenir, à chaque fois qu'il s'installe chez une nouvelle famille il lui faut adopter un autre nom et inventer d'autres souvenirs pour établir un lien de sang avec ceux qui l'accueillent. Tel un joker, son identité n'est pas fixe et s'adapte toujours aux nouvelles situations où il peut se fabriquer un nouveau personnage qui éveille, dans chaque foyer, le plaisir de la remémoration familiale.

Dans cette nouvelle de Gabrielle Roy, bien que les souvenirs soient fruits du mensonge, leur capacité réparatrice reste intacte. Ce qui compte c'est la force de la mémoire partagée, donnée et reçue à partir de la logique de l'hospitalité. Lue à la lumière de la réversibilité, l'hospitalité suppose une double voie, ce qui est suggéré par le mot « hôte » en français, qui désigne celui qui reçoit et celui qui est reçu. À la fin du texte, après la découverte de la tricherie identitaire du visiteur, le personnage de la mère, qui avait d'ailleurs résisté à son charme, le reconnaît comme le « cousin Gustave ». En rétribuant la générosité de ce geste, par lequel la mère l'accueille symboliquement au sein de sa famille, au moment de son départ, le vagabond coupe une branche dans le jardin pour s'en faire un bâton de route (ROY 1994 : 44). Ainsi, est-il possible de dire que le vagabond est reçu dans cette famille en dépit de ses mensonges et que dans son errance par les routes anonymes, il aura toujours à côté de son corps et dans les recoins de sa mémoire un peu de l'arbre généalogique de l'affectivité où il avait semé une possible identité. De cette façon, se neutralisent les frontières entre le dehors et le dedans, entre l'étranger et le familier, entre la distance et la proximité, entre le mensonge et la vérité.

La représentation de la mémoire comme don se manifeste également dans le roman *Le double conte de l'exil* de Mona Latif Gattas (Égypte), qui met en relief une série de traversées (de temps, d'espaces, d'accents, de langues et de mémoires) qui caractérisent la rencontre majeure de deux étrangers: une

amérindienne (Manitakawa) installée et dépersonnalisée à Montréal où elle a dû assumer une autre identité (Madeleine), et un réfugié de la guerre, issu du désert d'Anatolie, situé à la frontière entre l'Occident et l'Orient. Dépourvu d'un nom, sans papiers dans un nouveau pays où il arrive comme clandestin dans la cale d'un bateau, il est marqué par la folie et par une parole excessive et déplacée qui se manifeste comme ces contes de la contrebande, relatifs à un autre temps et à un autre monde.

La rencontre de ces deux êtres, séparés par l'origine et rapprochés par le hasard, la misère et leur condition de survivants, a lieu sous le signe de l'hospitalité et de l'échange d'expériences. L'ayant reçu chez elle, Madeleine/Manitakawa lui ouvre aussi les portes de son cœur et de son corps. À son tour il lui offre les contes inachevés et immémoriaux de sa propre culture. Au-delà des barrières linguistiques et culturelles, il se tisse entre eux une complicité qui revêt le sens de la traduction: disponibles et sensibles au jeu de l'altérité, l'un se laisse lire et traduire par l'autre. Il est à souligner ici le sens hospitalier de la traduction proposé par Gabriel Saad: « Ainsi la scène de la traduction met en lumière des aspects fondamentaux de l'hospitalité: le respect de l'hôte, le besoin de comprendre sa façon d'agir et le sens de sa présence parmi nous. Le traducteur, ce passeur toujours entre deux rives, accomplit un triple mouvement: il accueille le texte étranger, lui fait don de sa langue et lui permet ainsi d'accéder à un espace linguistique nouveau (SAAD 2004 : 960). »

La maison-corps de la femme se transforme donc en « auberge de l'étranger » – titre de l'article de Gabriel Saad – ou en « auberge du lointain » – pour évoquer Antoine Berman (1999). Quant au Fou, il nourrit Madeleine/Manitakawa grâce à ses contes et à ses rêves, en éveillant en elle le désir de renouer avec ses propres origines. C'est pourquoi, en accueillant l'étranger dans son corps – autrefois devenu muraille à la suite d'un viol subi dans sa jeunesse – elle ouvre pour elle-même des voix/voies inattendues qui donnent sur de nouvelles perspectives de vie. Orientée par cette altérité partagée potentielle, la rencontre des deux personnages correspond aussi à la rencontre de deux paysages marqués par la vastitude: d'un côté, un continent de neige, de l'autre, un désert. Au-delà des différences culturelles, historiques et géographiques, ils construisent une relation fondée sur une écoute réciproque et sur une nouvelle écriture qui se manifeste comme un tatouage. En se laissant tatouer par les traits d'étrangeté du Fou, par son conte hallucinant (GHATTAS 1990 : 10) tout en lui offrant son corps comme lieu d'écoute et d'écriture, Madeleine devient le lieu où s'inscrivent les mémoires de l'autre, ce qui éveille en elle les échos de son passé. De cette façon, après avoir découvert que l'oubli n'existe pas, à la suite de la déportation de son amant, elle hérite de la force de sa parole.

Ayant appris que la mémoire est un don à partager, elle décide de retourner à son village où elle est intégrée au Conseil des Anciens, responsables de la transmission de la mémoire collective de beaucoup de communautés autochtones. Longtemps endormie, sa langue maternelle rejaille avec la force d'une rivière qui se libère des barrages qui la contenaient, et s'épanouit la nuit, autour du feu, pour raconter aux enfants les beaux et cruels multiples contes de l'exil (GHATTAS 1990 : 168). Marquées par la pluralité et construites comme un palimpseste, les mémoires se superposent: celles de la colonisation et du massacre des indiens, celles des guerres ayant eu lieu dans le désert d'Anatolie. Tout se passe comme s'ils avaient à partager une mémoire transnationale inscrite à même leurs corps. Lieu du plaisir et de la douleur, de la mémoire et de l'oubli, envisagés dans leur complémentarité, de la visibilité et de l'invisibilité, de ce qui est à fleur de peau et dans la profondeur des entrailles, le corps parle et se tait, expose et cache, tout en conciliant la tension entre l'étrangeté et la familiarité.

Centrés sur les mouvements du déplacement, les deux textes présentés ici – celui de Gabrielle Roy et celui de Mona Latif Gattas – s'appuient sur un jeu entre la proximité et l'éloignement, assumé par trois représentants de la distance: la figure du vagabond (étranger familial), celle du réfugié (étranger du dehors) et celle de l'amérindienne (étrangère du dedans). Dans ces histoires, il est à retenir la capacité fabulatrice et productrice de la mémoire⁶ – et en particulier de la mémoire-don – qui trouve dans le domaine littéraire un espace propice à l'invention permanente et aux échanges situés dans la frontière entre deux mondes.

Pour mieux saisir le jeu entre distance et éloignement qui sert à situer les deux figures masculines de l'altérité dans les textes choisis, il faudrait tenir compte de la façon dont elles sont présentées à la surface du récit. En effet, une première constatation saute aux yeux quand on étudie la construction de ces personnages-là et l'impossibilité à les nommer. Dans le roman de Gattas, l'étranger est désigné comme « il », « jeune homme », « cet homme », « le Hagar », « (Fève) le Fou », ce qui correspond à une identité marquée par la perte: perte de son vrai nom à la suite d'autres (celle de sa maison, de sa famille, de sa terre natale). Et quand il assume le rôle du conteur, il éprouve de la difficulté à exprimer sa propre expérience, ce qui se dégage de l'utilisation des pronoms personnels dans le passage ci-dessous:

⁶ Selon Pierre Ouellet (2012: 7), « la mémoire est une *faculté*, c'est pourquoi elle a une aptitude à façonner, une capacité de faire. Elle n'est pas, elle *fait*. » Quant à sa capacité de fabuler», Nancy Huston le montre très bien dans son livre *L'espèce fabulatrice* (2008).

Ce n'est pas moi qui parle c'est ma douleur. Mon impuissance, mon silence, ma langue devenue soudain analphabète lors du transfert dans l'espace où le destin m'a réfugié. Ce n'est pas moi qui parle de l'homme que je vois surgir dans les jumelles cosmiques ramenant le lointain. C'est lui qui perce ma mémoire pour revivre dans mon exil. Pour me torturer encore à travers océans. Je suis si faible devant ce conteur inguérissable, qui invente tout, qui n'invente rien, qui transporte la beauté la plus vive et la plus atroce laideur d'un bout à l'autre de ses errances (GHATTAS 1990 : 27).

Grâce au dédoublement identitaire où l'étranger et le familier se confondent, le réfugié essaie de fuir le poids de sa souffrance, les marques physiques et mémorielles d'un passé douloureux qui, avec lui, a franchi les vagues de l'océan et les limites entre l'Orient et l'Occident. En se désignant comme autre (« le Hagard »), il tire parti de la distance pour supporter les souvenirs traumatisants de la guerre et pour représenter l'irreprésentable.

Dans la nouvelle de Gabrielle Roy, l'invention de réseaux familiaux passe par la question de la nomination du tricheur. Il faudrait rappeler que le prénom Gustave – un faux prénom – n'apparaît pas tout de suite dans le texte. Rusé, le vagabond s'empare de cette identité au cours d'un dialogue avec le personnage du père qui depuis longtemps avait perdu les contacts avec un cousin appelé Gustave. En se disant le fils de ce cousin, le vagabond cherche à se construire une place au sein d'une famille qui manquait de nouveauté et de rapports familiaux dans son quotidien. Mais à vrai dire, pendant la journée, il est plutôt vu par les enfants comme « l'homme », « l'étranger », « le chemineau », « l'étrange homme », « l'étrange visiteur », « notre visiteur », « ce diable d'homme », « cet homme bizarre » à qui ils donnent des ordres. Ce n'est qu'au soir, au moment où il joue le rôle de conteur qu'il cesse d'être vu comme un employé pour devenir quelqu'un très spécial pour la famille. Après avoir été placé tout au long du texte dans un entre-deux ambigu (loin et proche, étranger et familier des Trudeau), au moment où sa tricherie vient d'être découverte, le personnage de la mère lui désigne un lieu au sein de la famille. Cela se fait, encore une fois, grâce à la force de la parole, capable d'établir de nouveaux paradigmes familiaux fondés sur le rapprochement affectif qui vainc les distances et les impossibilités.

Dans une époque où, comme l'a proposé Pierre Ouellet, « nous sommes entrés dans l'âge de la mémoire distale, qui 'fonctionne à distance et se déploie loin du foyer qui l'a déclenchée'... dans la *dis-tantia*, que la langue latine définit comme l'acte de 'se tenir (*stare*) dans la séparation, la dispersion, l'éloignement (*dis*) » (OUELLET 2012 : 40), il faudrait tenir compte d'une double face de la mémoire. Si d'une part les risques de la perte se font toujours

présents – justement à cause de la distance –, d’autre part la force de résistance de la mémoire est indéniable, capable de renaître dans la distance grâce aux contacts avec l’altérité et au frottement de cultures. Habité de mémoires inventées, ramassées dans ses déambulations dans les bois, le vagabond donne à la famille qui l’accueille la possibilité de vaincre les menaces de l’oubli et de l’effacement de l’origine, re-signifiée grâce à une parole fictionnelle qui lui assure la perspective du devenir.

À leur tour, les exilés du roman de Mona Latif Gattas savent tirer parti de la distance qui les sépare de leur passé originel pour mieux s’en approcher. Et c’est à la parole, parole de la folie et de la déportation – dans le cas du Fou – parole de la superposition d’exils et de la revendication identitaire – dans le cas de Madeleine – d’assurer la circularité des mémoires, vécues dans la dispersion et dans les cartographies de la distance. Ce n’est pas par hasard, que, en tant qu’art privilégié de la narration, la mémoire concilie les souvenirs et l’oubli, les appropriations et les désappropriations, la rupture et la continuité et « nous constitue en tant que textes » (PARÉ 2003 : 26). Ces textes sont habités par les mémoires et les lieux affectifs, toujours susceptibles de renaître sous de nouveaux visages et d’autres contextes.

Pour ceux qui réfléchissent sur le travail de l’élaboration de la mémoire, il faut reconnaître que l’imaginaire de la distance met en jeu les signes de l’absence et de la présence. Pour répondre à la question posée par François Paré dans son essai *La distance habitée*: « Comment la distance peut-elle être investie de la présence? (2003 : 53) », il serait possible d’évoquer un chapitre très significatif du livre *Le figuier enchanté* (1998) de Marco Micone⁷. Un jour, las d’assister à l’indigence de ses habitants, déchirés entre le besoin d’émigrer et le refus têtue de leurs enfants, un village italien prend la décision de s’en aller pour toujours. Pourtant, dans un autre passage du même livre, le narrateur affirme que bien qu’il ait quitté son village natal, celui-ci continue à l’habiter et – j’ajouterais – à peupler et à enrichir sa vie grâce au mélange des paysages existentiels du passé avec les apports imprévisibles et inachevés du présent. Construire et habiter la mémoire dans les interstices de l’entre-deux et dans le cadre de la distance, voilà le grand défi de notre temps. Et si nous habitons – quelquefois de façon symbolique – le pays de nos premières mémoires, les mémoires nous habitent aussi, en se transformant et en nous transformant sans cesse grâce à la pratique du don et des échanges.

⁷ Il s’agit du chapitre intitulé “Le village envolé”. À la suite du départ de leur village, les habitants font le tour du monde dans l’espoir de le retrouver. Dans cette fable centrée sur le sentiment diasporique de notre temps, s’esquisse la tension de deux appels - l’enracinement et la mobilité - qui depuis toujours traversent l’histoire de l’humanité.

Bibliographie

- BENJAMIN, Walter, « O narrador. Considerações sobre a obra de Nikolai Leskov », in BENJAMIN, Walter. *Magia e técnica, arte e política: ensaios sobre literatura e história da cultura*. São Paulo: Brasiliense, 1994
- BERMAN, Antoine. *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris: Seuil, 1999
- HAREL, Simon. *Braconnages identitaires. Un Québec palimpseste*. Montréal: VLB, 2006
- HUSTON, Nancy. *L'espèce fabulatrice*. Paris: Actes Sud, 2008
- LARUE, Monique. *L'arpenteur et le navigateur*. Montréal: Fides/CETUQ, 1996
- LATIF GATTHA, Mona. *Le double conte de l'exil*. Montréal: Boréal, 1990
- LÉTOURNEAU, Jocelyn. *Passer à l'avenir: histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui*. Montréal: Boréal, 2000
- MICONE, Marco. *Le figuier enchanté*. Récits. Montréal: Boréal, 1998
- _____ & GAUVIN, Lise. *Speak what suivi d'une analyse de Lise Gauvin*. Montréal: VLB Éditeur, 2001
- OLLIVIER, Emile. *Passages*. Paris: Le serpent à Plumes, 1994
- ONFRAY, Michel. *Teoria da viagem: poética da geografia*. Porto Alegre: L&PM, 2009 (traduction)
- OUELLET, Pierre. *La vie de mémoire*. Montréal: Editions du Noroît, 2002
- _____. *Testaments: le témoignage et le sacré*. Montréal: Liber, 2012
- PARE, François. *La distance habitée*. Le Nordir, 2003
- PORTO, Maria Bernadette. « Escritas do exílio: habitar e representar a distância ». In PORTO, Maria Bernadette et Vianna NETO, Arnaldo ROSA (eds.). *Habitar e representar a distância em textos literários canadenses e brasileiros*. Niterói: Editora da UFF, 2012
- ROY, Gabrielle. *Un jardin au bout du monde*. Montréal: Boréal, 1994
- SAAD, Gabriel. "L'auberge de l'étranger". In MONTANDON Alain (dir.). *Le livre de l'hospitalité: accueil de l'étranger dans l'histoire et les cultures*. Paris: Bayard, 2004
- SANTOS, Milton. *Por uma outra globalização: do pensamento único à consciência universal*. Rio de Janeiro: Record, 2011
- SIBONY, Daniel. *Entre-deux: l'origine en partage*. Paris: Seuil, 1991